L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 12 août 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	25
Midi.....	88	28
3 P. M.....	90	29
6 P. M.....	88	28

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

A propos de la Tombola de l'Académie des Beaux Arts. La Loterie jugée par A. Dumas Fils.

Pianiste pour Soirées.

Mlle Fourchette.

Le Collier de l'Impératrice.

Le "Courrier Céleste." Au temps de la Terreur.

Le dernier Cri.

Le Crysanthème.

Cuisine.

La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche, suite.

Mondanité, Chiffons.

L'actualité, etc...etc.

STATISTIQUE

—DES—

ELECTEURS SOCIALISTES

Le bureau socialiste international de Bruxelles publie une statistique des voix socialistes dans les différents pays du monde.

D'après cette statistique la socialdémocratie disposerait en Allemagne de 3 millions et quart d'électeurs sur 60 millions d'habitants ; la France, de 1,100,000 électeurs sur 40 millions d'habitants, les Etats-Unis de 600,000 électeurs sur 84 millions d'habitants, l'Angleterre de 500,000 électeurs sur 34 millions d'habitants, la Belgique de 500,000 électeurs sur 7 millions d'habitants, l'Italie de 339,000 électeurs sur 34 millions d'habitants, la Finlande de 337,000 électeurs sur 2 millions 3/4 d'habitants, la Suisse de 100,000 électeurs sur 3 millions 3/4 d'habitants, le Danemark de 99,000 électeurs sur 2 millions 3/4 d'habitants, la Norvège de 90,000 électeurs sur 2 millions 1/2 d'habitants, la Hollande de 82,000 électeurs sur 5 millions 1/2 d'habitants, la Suède de 75,000 électeurs sur 5 millions 1/2 d'habitants. Le Bureau n'a obtenu aucun renseignement sur la Russie et l'Australie, aucun renseignement positif sur les dernières élections espagnoles. (Le seul député socialiste aux Cortès, M. Iglesias, fut nommé à Madrid par 40,000 voix.)

En Serbie, les socialdémocrates réunirent aux dernières élections 30,000 voix ; en Bulgarie 3,000, dans la République Argentine 5,000. Un mouvement socialiste se manifeste également au Japon, mais le système électoral en vigueur dans ce pays est très défavorable au progrès du socialisme. Il piétine sur place pour le moment.

SALUT AUX ACADIENS!

Sous ce titre nous lisons dans *L'Action Sociale*, de Québec, à la date du 1er août dernier :

Avec les Chevaliers de Colomb, nous arrive, aujourd'hui, de la Louisiane, un groupe assez considérable de descendants des fiers exilés de 1755. Des Cailloux, des Bourgeois, des Landry, des Mouton, des Hébert, entre autres noms qui nous sont chers — tous fils de cette race immortelle qui donna au monde, il y a cent cinquante-cinq ans, l'exemple d'une fidélité admirable à son Dieu et à sa langue maternelle,— seront les hôtes de Québec, pendant les quelques jours que durera la convention des Chevaliers de Colomb.

On connait par cœur, dans tout le Canada français, les péripéties de cette lamentable odyssée de tout un peuple à travers le continent américain. Pas un élève de nos collèges qui ne soit capable de raconter, en détails, l'histoire émouvante de l'expulsion des Acadiens par l'infâme Lawrence.

Ce que l'on sait peut-être moins bien, c'est l'histoire, très belle aussi, de l'établissement en Louisiane, de 1764 à 1765, d'un groupe considérable de ces mêmes exilés, venus de la Nouvelle-Angleterre, du Maryland et de St-Domingue.

Le 28 février, le commissaire de France en Louisiane, M. Foucault, écrivait à son ministre : " J'ai l'honneur de vous informer qu'il est arrivé ici, il y a plusieurs jours, plusieurs familles acadiennes, faisant nombre de cent-quatre-vingt-treize personnes. Elles ont passé de l'Acadie à St-Domingue où elles se sont embarquées sur un bâtiment marchand pour se rendre ici." Dix années durant, des groupes d'immigrés acadiens se succédèrent ainsi sur les places publiques de la Nouvelle-Orléans. Leur pauvreté et leur affliction émurent nos frères français de la Louisiane, et les secours ne manquèrent pas aux malheureux enfants d'Acadie. Il en vint jusqu'à près de 4,000. Deux colonies acadiennes se fondèrent à leur arrivée, en Louisiane : l'une à la paroisse St Jean-Baptiste, sur le Mississipi, à peu de distance au nord de la Nouvelle-Orléans ; l'autre, au poste des Attakapas, aujourd'hui St Martinville, à cent cinquante milles environ à l'est de la Nouvelle-Orléans.

M. Edouard Richard, dans son bel ouvrage "Acadie", donne le chiffre de 10,000 comme étant celui des Acadiens de la Louisiane, aujourd'hui. Ce groupe acadien se tient bien encore, malgré la terrible poussée américaine. Ce qui fait, surtout, qu'ils ont pu subsister comme Acadiens, dans cette fournaise gigantesque des Etats-Unis où se fasionnent presque toutes les races de la terre, c'est leur groupement autour du clocher paroissial, comme aussi leur attachement à la terre.

Fidèles à la foi des ancêtres, terriens dans l'âme, les Acadiens de la Louisiane forment, aujourd'hui, la majorité dans un bon nombre de paroisses de l'ancienne colonie française. Ils ont même gardé, non seulement la langue maternelle, qu'ils parlent encore à la campagne surtout, mais même le pittoresque parler du terroir acadien. Ils disent couramment encore,—nous l'avons entendu de nos oreilles,—"naviguer" pour voyager, "partance" pour "départ", "chandelles" pour "cierges", "drée" pour "dès que", "amarrer" pour "attacher", un chemin "méchant" pour un chemin "mauvais", "être dans les fardoches" pour "être dans l'embarras", "frette" pour "froid", etc. L'émotion nous gagnait, malgré nous, lorsque nous entendions sortir de la bouche de ces braves campagnards louisianais, ce vieux parler des ancêtres, qui est aussi beaucoup le nôtre et qui nous rattache si fortement, Acadiens et Canadiens-Français, à ce passé chargé de gloire qui est notre patrimoine commun.

La race acadienne a l'honneur d'avoir fourni à la Louisiane des hommes d'Etat comme les gouverneurs Thibodaux, Mouton et Hébert, et des magistrats distingués comme MM. A. A. Breaux, juge en chef actuel de la Cour Suprême de l'Etat, Aucoin, de la Nouvelle-Orléans, et Caillouet, de Thibodaux.

Nous ne croyons pas commettre une indiscrétion en disant qu'aujourd'hui même, nous avons l'honneur d'avoir pour hôtes, à Québec, MM. les juges Caillouet, Mouton et Leache, trois des plus distingués Acadiens de la Louisiane.

A tous ces vaillants enfants des fiers exilés de 1755, "L'Action Sociale" est heureuse d'offrir, au nom des Canadiens-Français, une sympathique et fraternelle bienvenue. Qu'ils sachent bien qu'ils sont chez eux, dans notre vieux Québec.

Plusieurs d'entre-eux, qui n'avaient jamais foulé encore le sol français de notre chère province, font, en ce moment, avec leur famille, un véritable pèlerinage national. Depuis longtemps, aux foyers acadiens de la Louisiane, on parlait de la future Convention de Québec en 1910, comme d'une occasion extrêmement propice pour aller revoir le "vieux pays". Nul doute que plusieurs d'entre ces nobles héritiers de la legendaire fidélité des enfants d'Acadie se rendront au Bassin des Mines pour jeter un regard attendri sur la terre consacrée par le sang et les larmes des ancêtres.

A eux, encore une fois, ainsi qu'à tous les fils de la Louisiane française qui les accompagnent, nous sommes fiers d'adresser un fraternel salut.

Souvenir de Malibran

Un délicieux souvenir de Venise et de la Malibran au musée de l'Opéra.

En 1835, quelques mois avant la mort de l'illustre artiste dont Alfred de Musset a dit le charme en strophes mélancoliques qui chantent dans toutes les mémoires, la Malibran était à Venise. Elle y donnait ses dernières représentations.

Les descendants des doges, adorateurs de sa beauté et de son talent, voulurent lui offrir un présent ; et ils n'en trouvèrent point de plus digne d'elle que son propre portrait.

Ce portrait, ils le demandèrent à un artiste anonyme, qui avait conservé le secret des grands maîtres italiens, et qui fit un chef d'œuvre.

Le chef d'œuvre n'est qu'une miniature, mais une miniature exquise, où revit dans toute sa grâce et avec le feu de ce regard auquel Musset brûla les ailes de sa Muse, celle que Paris, n'a jamais oubliée. On l'a offert à M. Malherbe, qui vient d'en enrichir ses collections de souvenirs si jolis de la rue Auber.

Les travaux du Louvre.

Après les scandales de l'Imprimerie Nationale qui sont encore tout récents, la commission d'enquête avait fait déclarer aux ministres que jamais plus "on n'entreprendrait de travaux sans qu'un devis très serré eût été remis par l'architecte". Depuis plusieurs mois, sous prétexte d'installer au musée du Louvre un chauffage "central", on a creusé au dehors du palais, près de la rue de Rivoli, un gouffre monstrueux. Est-il vrai que, par ordre de la direction des beaux-arts, le travail ait été amorcé sans qu'aucun crédit spécial ait été prévu pour ce gigantesque calorifère, sans qu'aucun devis ait été présenté ? Depuis plusieurs mois, sous prétexte d'apporter aux jardins du Carrousel un embellissement que personne ne demandait, une palissade s'étend derrière la statue de Gambetta et dissimule un chantier où l'on remplace une jolie grille par d'affreuses balustrades alourdies de candélabres et de vases pompeux. Est-il vrai que la commission des monuments historiques et celle des bâtiments civils se soient prononcées toutes deux à l'unanimité contre cette fantaisie ridicule et que, malgré leur véto formel, le gaspillage soit continué par le seul bon plaisir de la direction des beaux-arts ? Est-il vrai que, par suite de ces entreprises arbitraires, autant que coûteuses et inutiles, aucun travail urgent ne pourra être exécuté dans le palais du Louvre avant quatre ou cinq ans ? Est-il vrai que l'ascenseur — l'ascenseur Henri II—ne sera pas construit avant le règne d'Henri VI ? Est-il vrai que l'escalier Mollien, fermé au public depuis plus de sept années, ne pourra être achevé avant une date que personne aujourd'hui ne peut prévoir ? Est-il vrai que toutes ces raisons expliquent pourquoi M. Giraud, à peine nommé architecte du Louvre, vient de donner sa démission ?

X.

La pipe et le grand monde.

Notre époque, qui a vu tant de réhabilitations, assiste en ce moment à celle de la pipe. C'est une des réhabilitations qui lui feront le plus d'honneur, car elle est sans péril, et l'on ne connaît guère d'innocentes qui n'aient été plus injustement condamnées. Condamnée, la pipe l'était depuis longtemps ; elle se voyait proscrite et taxée d'infamie. A peine si l'on tolérait qu'un chasseur, un marin la sortît au grand air ou qu'un homme du monde l'enfermât dans le plus strict particulier. Encore fallait-il l'autorité d'une distinction sûre pour se faire pardonner ce vice, cette faiblesse, ce goût un peu déshonorant d'un plaisir qu'on partage avec le mercenaire en blouse et le bourgeois en pantoufles brodées.

La pipe fleurit aujourd'hui les lèvres les plus aristocratiques et n'y fait point scandale. Un élégant ne la promène pas encore par les rues ; mais à la campagne, en voiture, en auto ; à la ville même dans un fumoir, dans le hall d'un hôtel et jusque devant les femmes, il ne craint pas de la montrer. La pipe en terre n'est pas admise, pas plus le svelte et fin tuyau de Téniers ou d'Ostade, que le court brûle-gueule du châtelier ; la pipe de porcelaine paraîtrait une offense au sentiment national ; la pipe d'écume demande de la simplicité ; artistique, elle devient prétentieuse et, par suite, vulgaire ; évitez le chef d'œuvre, craignez le tête de zouave ; préférez la pipe de bruyère, trapue, râblée, dont la tiède rondeur caresse doucement la main.

Le "Figaro" attribue à M. Cochery le renouveau de la pipe ; c'est lui qui, en relevant les tarifs du cigare et de la cigarette, aurait remis en honneur cet outil décrié. M. Cochery y est bien pour quelque chose ; il est naturel que le public, dégoûté de cigares qu'on lui vend à prix d'or et de cigarettes qu'on s'applique à rendre infumables, se rabatte sur la pipe qui lui permet au moins de fumer, sans salpêtre et sans papier infect, un excellent tabac. Mais le progrès des sports a fait aussi beaucoup pour ce changement des mœurs. En yacht et en auto comme en aéroplane, la pipe est une compagne commode, le cigare et la cigarette ont mille inconvénients.

Réhabilitée au grand air, la pipe devait bientôt reprendre droit de cité jusque dans les maisons. Les femmes ne la fument pas encore, mais, après l'avoir proscrite avec horreur, elle lui rendent justice. La pipe ne répand point les torrents de fumée qu'épanche la cigarette ; elle n'attache point aux rideaux, aux tentures l'âcre et tenace odeur qu'y incruste le cigare ; elle est modeste et discrète. Ce sont deux qualités qui rendent un vice plus supportable que beaucoup de vertus.—Z.

Une histoire de voleur.

C'est d'Italie que vient, cette fois, l'amusante histoire d'un voleur se faisant escorter par les gendarmes. Ramacca, petite ville près de Catane, n'a plus rien à envier à Kepenick :

Les carabiniers de l'endroit sommeillaient, tranquillement dans leur caserne, lorsque la porte d'une de leurs chambrées s'ouvrit et donna accès à un personnage important, soigneusement ganté, vêtu d'une redingote et coiffé d'un haut de forme irréprochable : le chevalier Consoli, titre qu'il s'octroya lui-même.

Or, M. le chevalier n'était pas content, et les carabiniers en eurent bientôt la certitude.

Son courroux avait été causé par une " gaffe " irréparable. Qu'en en juge : aucune délégation officielle n'avait été envoyée à la gare pour le recevoir, lui, le commissaire envoyé spécial de la préfecture de Catane !

Il menaça de rapports, de punitions, mais se calma bientôt devant l'air désespéré des carabiniers, et en réquisitionna deux pour l'accompagner dans sa tournée d'inspection.

Suivi par les deux militaires, il parcourut les villages et les fermes des environs, inspectant, percevant les impôts, saisissant les bestiaux suspects, frappant d'amendes les paysans qui n'avaient pas de feuille de provenance pour leurs animaux, récoltant ainsi quelques milliers de francs, pas mal de bétail, un fusil, et une charrette attelée.

Sa tournée terminée, il appela ses carabiniers, leur ordonna de l'attendre sur place, et se dirigea vers la ville où des affaires urgentes l'appelaient.

Les deux soldats portèrent la main à leur bicorne, joignirent les talons, et attendirent le retour du " délégué."

Cependant, comme ils ne voyaient rien venir, l'un d'eux, après une journée d'attente, avertissait le maire, qui à son tour s'adressa à la préfecture de Catane, laquelle soumit l'affaire au ministère, à Rome.

Hélas ! personne ne savait rien, et personne ne connaît Consoli.

Les carabiniers cherchent févreusement l'habile filou qui les a si bien bernés.

Comble de disgrâce : l'un d'eux, pour montrer son zèle au chevalier Consoli est resté quarante-huit heures à son poste sans même manger !

Fait significatif.

Rome, 12 août — Le cardinal Merry del Val n'a pas reçu les diplomates aujourd'hui ainsi qu'il en a l'habitude le vendredi, et ce fait est considéré significatif.

Ces réceptions, il est vrai, sont fréquemmet ajournées l'été, mais en raison de la gravité de la situation avec l'Espagne il semblerait que le secrétaire papal ait préféré retarder une nouvelle entrevue avec le marquis de Gonzalez, conseiller de l'ambassade espagnole au Vatican, que de lui fournir une occasion de témoigner sa bienveillance comme il l'a fait mardi dernier en assistant à une grand'messe célébrée en l'honneur de l'anniversaire du couronnement de Pie IX.

Le cardinal Merry del Val est venu à Rome hier soir pour participer à l'œuvre d'une des congrégations, mais il est retourné ensuite à sa villa de Monte Mario, après avoir prévenu les diplomates qu'il n'y aurait pas de réception aujourd'hui.

—o—

Pertes causées par les inondations.

Tokio, 12 août—La dévastation causée dans de nombreux districts par les inondations récentes est épouvantable.

Des villages entiers et des villes ont été détruits et la perte de vies est grande.

Dans la partie passe de Tokio 30,000 maisons ont été submergées.

Les communications par chemin de fer dans la section inondée sont interrompues.

Les habitants manquent de tout et sont menacés de mourir de faim. Les pertes s'élèvent à des millions de dollars.

—o—

Le sénateur Elkins visite le Colonel Roosevelt.

New York, 12 août — Le sénateur Stephen B. Elkins, de la Virginie Occidentale, a rendu visite ce matin à M. T. Roosevelt, à son bureau, au journal "l'Outlook".

"Je n'avais pas vu M. Roosevelt depuis son retour d'Afrique, a déclaré M. Elkins au moment où il se retirait, et je n'ai pas voulu manquer cette chance puisque nous nous trouvions tous les deux à New York.

"Nous n'avons pas parlé de politique, c'est tout ce que je puis vous dire au sujet de notre conversation" a ajouté le sénateur en terminant l'entretien.

M. Roosevelt a aussi reçu dans le courant de la journée la visite de l'ancien chef forestier Gifford Pinchot avec lequel il a eu un long entretien.

—o—

Les envoyés de Madriz au département d'Etat.

Washington, 12 août — MM. Salina et Barrios, les envoyés extraordinaires du président Madriz, ont eu aujourd'hui un long entretien avec le sous-secrétaire d'Etat Wilson, et lui ont exposé un projet qui, selon leur opinion, amènerait un rapide réglement du conflit actuel dans l'Amérique Centrale.

M. Wilson après avoir entendu la communication des deux délégués, leur a répondu que le gouvernement des Etats-Unis était déterminé à rester absolument neutre et ne prendrait parti ni pour Madriz ni pour Estrada.

—o—

La lutte contre le choléra.

Berlin, 12 août—Les autorités sanitaires d'Autriche et d'Allemagne ont pris des mesures communes contre les progrès du choléra asiatique, qui à l'heure actuelle, s'étend rapidement dans les districts frontières de la Russie.

Les agents médicaux de ces deux pays, stationnés en Russie pour y suivre la marche du fléau, rapportent que le plus grave danger d'épidémie provient du manque presque absolu de médecins dans les campagnes russes.

St-Petersbourg, 12 août—Du 31 juillet au 6 août, 20665 cas de choléra ont été rapportés aux autorités sanitaires russes. Le nombre des décès dans cette même période s'est élevé à 8,679.

COLLISION.

A quatre heures hier matin une collision s'est produite à l'angle des rues Canal et Bendon entre une charette conduite par Louis Jorda et un taxi-cab en charge de Peter Testavant. Jorda jeté à terre a été légèrement blessé au corps.

Ses blessures ont été pansées à l'hôpital.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 .. Un an | $6 ..... 6 mois | $3 .....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.10..Un an | $7.55...6 mois | $3.80...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $2.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$6.05..Un an | $3.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos clients y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 64. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

LA JOLIE FUGITIVE

V

LA QUESTION D'ARGENT.

Suite.

Maintenant la lumière était faite, aveuglante.... Il comprenait !....

Oh ! c'était bien simple ! Et comment n'avait-il pas deviné du premier coup ? Elle connaissait l'existence de la pacotte de perles fausses.... Depuis longtemps sans doute, son projet était prêt .... Elle avait acheté cette parure, refusé celle de Rovirat, sous le premier prétexte venu.... et les quarante mille francs dont son mari lui avait fait cadeau avaient servi à donner un acompte à Galmache et à calmer l'impatience outrageante de l'usurier.

Voilà où elle en était tombée !!

Mais tout cela avait un but....

Tout cela avait une cause....

Pourquoi avait-elle eu besoin de tout cet argent ? Pour quelles dépenses mystérieuses, dont elle voulait se cacher à son mari ?

Il le saurait, quelque effroyable que dût être la révélation, car il sen tait se soulever autour de lui et l'envelopper comme une atmosphère de honte et d'ignominie...

Et maintenant une question se posait.

Ferait-il part à Henriette de ses découvertes ?

Et s'il s'y résignait, qu'en résulterait-il ?

Ou bien elle nierait, cherchant des mensonges, tremblant, pleurant, se lamentant, et il assisterait à ce spectacle ignoble.

Ou bien, se voyant comprise et perdue, peut être avouerait-elle ?

Non, elle n'avouerait jamais. Tout, chez lui, le lui criait. Et sa confiance et les questions de son mari auxquelles sans doute et depuis longtemps elle avait préparé des réponses, la mettraient désormais sur ses gardes. Et la vérité deviendrait plus difficile à découvrir, sinon impossible.

Mieux valait se taire et surveiller toujours ! Mieux valait continuer l'infâme métier d'espionnage auquel il s'était condamné.

Un petit mot de l'agence lui parvint le jour suivant :

" Devons-nous interrompre notre surveillance ?"

Il répondit, laconique :

" Non.... Soyez plus prudent, plus avisé et plus attentif que jamais ! "

Et, tranquille de ce côté, sachant qu'Henriette ne sortirait plus, ne ferait plus un pas, le jour, la nuit, quelle que fût l'heure, sans avoir à ses trousses un homme qui ne la quitterait pas, il se mit à la surveiller dans son intérieur, dans ses moindres paroles, ses moindres gestes, ses plus imperceptibles changements de physionomie, dans ses relations surtout, et, la nuit, presque dans ses rêves !.....

Jamais il ne s'était occupé de la correspondance de sa femme.

Ce fut dès lors son grand souci.

Il négligea ses affaires, ne parut plus au palais, abandonna les causes qu'il avait acceptées, se renfermant dans son cabinet, ne se montrant plus.

Ses collègues, avec surprise, disaient de lui :

—Comme il a vieilli tout d'un coup !

En effet, ses yeux étaient troubles, ses traits étaient fatigués par cette tension énorme de son esprit, sa démarche était devenue incertaine et vacillante : il n'était plus le robuste et gai vieillard, amoureux toujours de la séduisante Henriette, ce n'était plus que l'ombre de lui-même....

Et un jour enfin, où Henriette était sortie, où il le savait en visites, où il était sûr qu'elle ne rentrerait pas avant la nuit — et certain, d'autre part, que l'agence ne la quittait pas — un jour, il entra comme un voleur dans la chambre de sa femme, après avoir, sous des prétextes, éloigné les domestiques, afin de ne pas courir le risque d'être surpris dans la besogne humiliante à laquelle il s'était résigné....

Il voulait visiter les tiroirs, le bureau, le chiffonnier, tous les meubles, il voulait, une à une, soulever, retourner, ouvrir chaque chose, parce qu'il se disait qu'il était possible que le hasard, ou une imprudence, lui livrerait sinon tout le secret, du moins une partie du secret d'Henriette.

Depuis la découverte du faux collier, il avait préparé cette journée de honte dont il avait rougi par avance. Il avait commandé à différents serruriers des double clefs pouvant aller à toutes les serrures.

Dans cette chambre élégante, témoin de son amour ardent, dans le boudoir empli d'objets précieux, de petits riens luxueux, dans le cabinet de toilette et jusque dans la salle de bain, il n'y aurait pas un objet, enfermé et tenu au secret, pouvant dérober un indice du mystère, qui lui échapperait.

Et il commença.

Tiroir par tiroir, il visitait tout....

Ce premier jour ne lui suffit pas. Il dut interrompre ce travail de recherches, dans la crainte d'être surpris par la femme de chambre.

Il s'y remit deux jours après, puis une troisième fois, puis une fois encore et, au fur et à mesure qu'il achevait cette besogne il désespérait, car il n'avait rien découvert. Les lettres qu'il avait lues étaient indifférentes, lettres d'amies qui étaient les unes en province, les autres à l'étranger.

Enfin, il fut bien obligé de s'avouer qu'il n'avait rien découvert. Rien n'avait échappé à son attention. C'était le cinquième jour qu'il consacrait ainsi à ces recherches et il allait quitter la chambre d'Henriette, lorsque son regard tomba sur le foyer, par hasard, ne pensant qu'à sa déconvenue, et prit d'une sourde rage devant l'impossibilité de trouver la vérité. Longtemps, devant ce foyer, il resta ainsi rêveur, comme si son esprit avait été absent, lorsque, tout à coup, il tressaille.... un détail vient de le frapper.

On est en plein été, et il semblerait qu'on a fait du feu, récemment, dans cette cheminée. Derrière un paravent, de vieille étoffe, il remarque que la trappe n'a pas été baissée jusqu'à son point extrême et dans l'interstice passe, à demi brûlée, une feuille de papier....

Il se baisse.

Il hésite avant de la prendre, car, à quoi bon ? Est-ce cette feuille froissée, à demi carbonisée, presque détruite, qui lui apprendra le secret qu'il cherche ?

Il soulève la trappe, avec précaution.

Un courant d'air, qui se dirige fait rouler en les diversifiant, en les mêlant, tous les morceaux de papier qui a attiré son attention.

Il les ramasse avec soin, en essayant de leur conserver l'ordre dans lequel il vient de les surprendre.

C'est bien une lettre. Et l'écriture en est grossière, l'écriture lui en est inconnue. Et dès les premiers mots qu'il lit et qui n'ont aucun sens, puisque toutes les phrases sont tronquées, il observe que l'orthographe manque.

Mais il ne peut faire d'autres remarques.

Il a réuni tous les lambeaux, jusqu'à ceux qui étaient à moitié carbonisés, mais sur les bords desquels on lisait pourtant quelques mots.

Et avec cette trouvaille—précieuse, peut-être—il rentre dans son cabinet.

Il s'enferme.

Il est décidé à ne pas répondre, si l'on frappe.

Et même pour ne pas être interrompu dans la besogne délicate de reconstitution à laquelle il va se livrer, il décroche le récepteur de son téléphone, afin que nulle sonnerie ne le fasse sursauter, au milieu de ses méditations.

Et sur son bureau, il mit, au hasard d'abord, tout ce qu'il avait ramassé.

Ce fut un travail minutieux, car il dut tenter de refaire, avant tout, la forme générale du papier qui avait servi à cette lettre.

C'était du papier grossier, rayé, quadrillé, comme on en vend dans les campagnes, à très bon marché.

Telle fut sa première observation.

Quant à l'enveloppe, qui aurait pu lui indiquer le bureau d'où la lettre était partie, il l'avait cherchée vainement dans la cheminée, il n'en avait découvert aucun débris.

La lettre, qui n'était écrite que sur un seul côté d'une page, donnait les phrases tronquées, ou plutôt l'éparpillement de mots suivants, auxquels nous laissons la disposition qu'ils avaient dans chaque ligne

".....Votre